

ainsi, ils pouvaient se livrer avec plus de sécurité à leurs déprédations. Leur vengeance et leur amour du butin satisfaits, ils se séparaient sans laisser trace de leur passage, et quand l'audace de leurs méfaits finissait par exciter l'apathie des gouverneurs de province, qui envoyaient contre eux quelque troupe de Cosaques, ces derniers ne pouvaient que se livrer à d'inutiles fantasias dans le steppe, sans jamais rencontrer personne : les Cavaliers-Noirs avaient disparu.

Aussi, quand ce cri : " Les Cavaliers-Noirs reviennent," courait le long des stonich et des izbas de l'Oural, excitait-il une terreur superstitieuse à laquelle les plus braves ne pouvaient se soustraire.

Tcherni-Chug n'était pas un homme ordinaire, en maintes occasions il avait donné l'exemple d'une énergie peu commune, aussi la première impression passée, songea-t-il à mettre l'izba en état de défense. Il avait obtenu du gouverneur d'Orenbourg la permission d'avoir des armes, afin de pourvoir à sa sûreté personnelle ; après avoir renvoyé les femmes dans le trem, partie de l'habitation qui, chez tous les Russes asiatiques pourvu d'une certaine aisance, leur est réservée, il rassembla tous les gens de sa horde, dans la salle basse de la maison, et leur fit part de ses craintes ; malgré l'impression que la nouvelle apportée par le pèlerin causa à tous, ils furent unanimes à déclarer qu'ils se défendraient jusqu'à la mort ; ils savaient, du reste, que si Voronoje était attaqué, ils n'avaient à attendre aucun quartier de leurs mystérieux ennemis.

Mais ce soir-là, Mickleff et Watsa ne pouvaient pas dormir, la situation était trop grave, et le maître leur avait annoncé qu'il ferait sa ronde d'heure en heure : le seul parti qu'ils devaient prendre était de veiller tous les deux.

Le fusil en bandoulière, ils se mirent à se promener sur la vaste terrasse de l'izba, en fredonnant un de leurs airs nationaux.

Le faux pèlerin avait à peine quitté le katza (passeur), qu'au lieu de continuer son chemin, il descendit sur la berge du fleuve, revint lentement sur ses pas, et favorisé par la nuit qui approchait, se cacha dans les hautes herbes à une faible distance de l'habitation, certain de l'effet qu'allait produire la nouvelle apportée par lui au passeur.

Dès que Tcherni-Chug fut rentré dans l'izba, le stramiki rampa doucement jusqu'au bord du fleuve, retira d'une touffe de roseaux où il l'avait cachée une épaisse et large planche de chêne-liège des forêts sud-ouraliennes, se coucha sur une espèce de radeau taillé en pointe ainsi qu'un bateau, et s'aidant des mains comme de pagaies, se laissa dériver au fil de l'eau.

Mickleff et Watsa l'aperçurent au moment où il passait devant l'izba, emporté par le flot fort rapide en cet endroit ; mais les deux veilleurs le prirent pour le cadavre de quelque animal mort s'en allant à la dérive.

La nuit paraissait devoir s'achever sans encombre, lorsque, sur les trois heures du matin, les deux veilleurs aperçurent sur la ligne d'horizon de la plaine un point noir, qui s'en allait grossissant de minute en minute : bientôt il sembla se diviser en deux, par l'effet du rapprochement, et grâce à leur œil exercé, les serviteurs du katza purent distinguer deux hommes qui, montés sur de rapides poulains du steppe, dévoraient l'espace. Derrière eux, couraient, presque à les toucher, une foule de petits points noirs assez semblables, dans l'éloignement, à un tourbillon de feuilles sèches emportées par le vent.

— Par saint Nicolas ! fit Mickleff en se signant, ils sont poursuivis par les loups.

— Jamais ils n'arriveront, répondit Watsa tout frémissant, en imitant le geste de son compagnon.

Le danger le plus terrible du steppe, c'est le loup. Toujours affamé, quelle que soit la saison, il vit là par millions, car sa reproduction, qui n'est gênée par personne, atteint les limites de l'in vraisemblable.

Malheur aux petites caravanes qui ne possèdent pas des moyens de défense suffisants, et aux voyageurs isolés qui viennent à rencontrer une de ces bandes : Mais il est un ennemi que le loup redoute, au point de fuir toujours devant lui, même quand il est en bande nombreuse et pourrait résister, ce sont les tabountchiks ou gardiens des troupeaux. Ces hommes sont tous des Cosaques Petits-Russiens, passant littéralement leur vie à cheval ; ils ne quittent en effet leurs montures ni pour boire ni pour manger ; une longue lance garnie d'une pointe acérée, d'un croc et d'une lanière de fouet, leur sert pour se défendre, rassembler leur troupeaux et saisir au galop les plus minces objets dont ils ont besoin. C'est à peine s'ils quittent leur cheval, plutôt pour lui donner quelques instants de repos qu'à eux-mêmes, car ils dorment parfaitement sur son dos.

Montés sur les plus sauvages de leurs étalons, ces tabountchiks se réunissent par troupes de dix à douze et se précipitent bravement sur les troupes de loups, la lance en arrêt, et à chaque coup un de ces animaux tombe frappé mortellement : aussi ces derniers ont-ils tellement appris à les connaître, qu'ils prennent la fuite dès qu'ils les aperçoivent.

Muets d'horreur, Mickleff et Watsa regardaient la terrible scène dont les diverses phases se développaient rapidement sous leurs yeux.

Talonnés par la meute furieuse qui les poursuivait, les chevaux couraient avec la rapidité de l'effolement, mais il était facile de prévoir qu'ils allaient être battus, de cette lutte de vitesse, avant d'avoir eu le temps d'atteindre le fleuve.

Le groupe, cependant, grandissait à vue d'œil et déjà on pouvait distinguer, quoique vaguement, les deux cavaliers allongés sur le cou de leurs montures pour offrir au vent le moins de résistance possible, et profiter des plus petites circonstances qui pouvaient augmenter la vitesse de leurs coursiers.

C'étaient deux nobles bêtes que ces étalons de steppe ; libres, ils eussent piqué en droite ligne vers un troupeau de leurs congénères qui se fussent unis à eux pour repousser leurs assaillants ; mais ils avaient leurs maîtres à sauver, ils sentaient que le salut dépendait de la rapidité de leur

course, et ils allaient, défiant le vent, luttant d'énergie, droit au fleuve où ils savaient que leurs terribles ennemis ne les suivraient pas. . . . ils donnaient tout ce qu'ils avaient de force, tout ce qu'ils avaient de sang. . . . envoyant de temps à autre quelque terrible ruade quand ils se sentaient serrés de trop près. . . . et un loup tombait pour ne plus se relever, dévoré en un instant par la meute avide, qui reprenait la chasse avec plus d'acharnement. . . . les fiers animaux méritaient certainement la victoire.

— Watsa, fit tout à coup Mickleff, va prévenir le maître pendant que je continue à veiller ; peut-être pourra-t-il les sauver !

Mais au moment où Watsa allait suivre le conseil de son compagnon, un spectacle étrange, extraordinaire, attira leurs regards.

Les deux chevaux n'étaient plus qu'à un kilomètre du fleuve environ, encore un suprême effort et les nobles animaux sauvaient leurs maîtres et eux-mêmes ; mais les loups couraient sur leurs talons, quelques-uns allaient les dépasser, et c'en était fait des fugitifs en ce cas, car dès que le carnassier peut sauter au poitrail des chevaux, tout est perdu, ces derniers se cabrent, un temps d'arrêt se produit et la bande affamée arrive tout entière, comme une avalanche, sur ses victimes.



Ils mettaient les villages entiers à contribution (Page 147, col. 2.)

Ce moment approchait, quand tout à coup les veilleurs de l'izba aperçurent un des deux cavaliers se rapprocher brusquement de son camarade avec une force et une agilité prodigieuse, sauter en croupe derrière lui, tandis que celui-ci, prévenu sans doute de la manœuvre, saisissait son pistolet dans ses fontes et faisait sauter la cervelle du cheval devenu libre.

La pauvre bête tomba comme foudroyée, et aussitôt les loups se précipitèrent sur elle ; mais avant que les premiers arrivés aient pu profiter de cette bonne fortune, les autres se ruaient sur eux avec rage pour les obliger à leur céder la place.

Instinctivement, la bande se partagea en deux ; voyant l'impossibilité d'approcher de l'animal autour duquel quatre à cinq cents des leurs se livraient une bataille acharnée, un certain nombre de loups se lança sur la trace de celui qui fuyait avec une vitesse que ne paraissait pas avoir diminué la surcharge qu'il avait reçue ; mais quelques secondes d'hésitation de la part des poursuivants lui avaient donné une bien précieuse avance ; il ne mit pas trois minutes à franchir les mille mètres environ qui le séparaient encore du fleuve et il se lança à corps perdu dans l'Oural, au milieu des hurlements des loups qui n'osèrent suivre son exemple.

CHAPITRE II

Un siège dans le steppe. — Ivanowitch et Holloway. — L'izba de Perm. — Situation désespérée. — Les deux Cosaques.

Le noble animal qui portait les deux cavaliers était un étalon du pays des Kirghises, habitué à traverser en se jouant les cours d'eau les plus larges et les plus rapides, aussi se mit-il à nager vigoureusement vers l'autre rive de l'Oural qu'il atteignit en moins de dix minutes.